

Comme deux frères à l'Orée du bois

Pendant le Covid, j'ai rattrapé le temps. J'ai pu retracer la vie de la famille Lespagnol, au travers des vieux films 9mm5 recollectés dans les greniers, ou par l'intermédiaire de petites nouvelles des membres qui nous constituaient. Marie-France, l'élue de son cœur, s'est toujours demandé pourquoi je n'avais pas écrit spécifiquement sur mon frère, comme je l'avais fait pour Père, Mère, sœurs, femmes et amis. En fait, j'attendais cette échéance des 80 ans de sagesse de Michel, pour revenir en arrière au travers de quelques anecdotes qui ont construit sa personnalité.

D'abord, Michel, c'est le petit dernier d'une fratrie de quatre. Né, il y a 80 ans à 10h du soir, il a tenté une sortie du ventre de notre mère, pour se rendre compte que la nuit était noire, et les bombardements effrayants. L'Armistice allait être signé, mais Lucien, notre père pharmacien, et Giselle la postière, avaient glissé les lettres bien avant, comme un bel espoir de vie après tant d'années de privations. On s'était réfugié à Rouen : mauvais calcul!...Car il fallait fuir sans cesse dans les bras de la maman et de la grande sœur pour se calfeutrer dans les caves. Le père devait passer les lignes pour trouver de la nourriture dans les fermes des environs ; et Michel était tombé malade de fièvre jaune. Heureusement, les américains arrivaient avec pénicilline et chewing-gum. Mais c'est bien la pénicilline qui l'a sauvé!...Les bombardements ont pulvérisé la pharmacie, et il a fallu remonter dans le nord à Anzin, où un poste de pharmacien mutualiste se créait dans l'Usine Lorraine-Escaut en pleine expansion : 5000 ouvriers jours et nuits dont on entendait les bruits d'entrée et de sortie, de grève, de jours de quinzaine dans les estaminets de La Bleuse-Borne (nom du quartier de l'ancienne mine de charbon)

On revivait enfin. Comme on habitait dans un logement de fonction attenant à la pharmacie, les petites aventures nous étaient grandes ouvertes. On se glissait dans les monte-charges des stocks, on explorait les sous-sols, on piquait les bonbons au vol, on ensachait les paquets de réglisse avec le préparateur en pharmacie. Mais Michel vivait déjà plus dangereusement. On l'a retrouvé un jour pendu par les pieds au cerisier du fond du jardin, ou sur la couverture vacillante du poulailler. Il faisait la descente en rappel de la corniche qui menait à l'usine en contre-bas, on explorait les sous-sols de la clinique attenante.

Pour se donner bonne conscience, on nous envoyait à la messe de l'abbé Pilate à l'église du village non loin de notre école maternelle. En rentrant, on racontait ce qu'on avait entendu et notre père... « qui êtes aux cieux »... s'amusait beaucoup du chant « asperge me domine » sans nous expliquer le sens caché qu'il y voyait. On a compris bien plus tard son jeu de mot prémonitoire.

La vocation sportive de Michel s'affirmait de plus en plus. Il me faisait des démonstrations de saut à la Fosbury, ou me faisait monter à 6m de haut sur le toit de la laverie de la pharmacie. L'usine possédait une piscine de plein air, qu'elle chauffait avec ses résidus, et qu'elle mettait à la disposition de la population. On s'y rendait tous les jours, tous les trois, par tous les temps...puisqu'elle fumait même en hiver...c'était un autre temps...Les 4 nages et les entraînements quotidiens ont formé le cœur de Michel à 50 pulsations/minute, et les compétitions entre nous allaient bon train. Il commençait à me dépasser sérieusement !... Au point de me défendre parfois contre quelques voyous du quartier qui se croyaient en terrain conquis ; On nous appelait les « épinoches de l'Bléus'Borne » ! Mais Michel est allé plus loin en pratiquant le water-polo, sport trop fatigant pour

moi. Il s'est engagé quelques temps au Pélican Club de Valenciennes, pendant que moi, je me consacrais plutôt au hand-ball et à la vocation d'entraîneur.

Pendant les vacances scolaires, et jusqu'à l'âge adulte, on émigrerait vers Ault-Onival avec des véhicules d'après-guerre pas toujours fiables, puis avec des voitures d'occasion plus conformes, qu'on nous avait appris à conduire dans la cours des grands bureaux de l'usine. On s'est d'ailleurs planté plusieurs fois dans les gravats. Enfin on se « la pétait » avec la Chambord de Papa qui ne pouvait plus conduire.

Toujours le sport : canoë-kayak entre Ault et Onival, natation bien sûr, mais aussi volley-ball par tous les temps dans les villages des environs : on s'y rendait en stop ou dans les charrettes des paysans du coin. On nous avait inscrits au club Mickey, et Michel s'est bien adapté aux jeux multiples proposés. Il a forcé mon admiration lors des combats de lutte pour aboutir en finale. Il ne faisait pas bon être dans ses bras même s'il paraissait encore bien filiforme (MF). Il ne craignait rien ! Même pas les vagues puissantes de la mer du Nord. Il a d'ailleurs failli se noyer, et a dû sa survie à un quidam qui a bondit dans la mer avec le soutien d'une chaîne humaine. Et Michel est encore là aujourd'hui, et il nage encore paisiblement comme un jeune phoque à 80 ans révolus.

C'est une période charnière : à l'origine j'étais l'aîné et le plus grand rapidement à 1m70, face au petit blond apparemment plus faiblard. Je suis devenu le plus petit, et il a gagné en puissance mais pas en sagesse, m'entraînant ainsi dans toutes ses expériences sportives.

En grandissant, nous avons fréquenté le lycée Wallon de Valenciennes, d'abord à vélo puis en prenant le tram, toujours au dernier moment, et en l'attrapant au vol et ce jusqu'au BEPC. A part le prof de gym, on n'a pas trop cru en nous puisqu'on voulait nous orienter en technique ! Nous avons donc intégré le lycée d'Etat (mixte quand même) de Le Quesnoy, en internat de semaine. Je crois que ce fut pour nous deux, la chance de notre vie. On y a rencontré une équipe d'enseignants motivés, parfois pittoresques mais riches d'humanité.

Michel fut vite repéré par le prof de maths, pour ses qualités intellectuelles, certes, mais aussi parce qu'il était président du club de volley de la ville. On participait aux entraînements de semaine, et on était souvent collé d'office le week-end pour venir nous chercher plus rapidement en cas de match important. Il fallait emmener son sel pour décongeler le terrain dit des « Canadiens » avant l'arrivée des adversaires. On ne connaissait pas la manchette, et le passage des mains était interdit au contre. Michel, gaucher, à la détente sèche et rapide, devint l'attaquant majeur, à qui je délivrais des passes de rêve qui le mettait en valeur. Que de coupes gagnées et accumulées dans les placards, que de bières versées au café de la place !

Derniers jours au lycée, dernier chahut : ça se termine en bagarre de polochons sur les 2 étages du lycée, et Michel a traversé une vitre au cours d'un assaut ultime, qui a gâché la lutte finale. Le lendemain, décrassage collectif dans l'étang du Quesnoy avant de se quitter pour la vie.

Puis nous sommes donc passés de l'autre côté du miroir, en devenant surveillant d'internat. Michel était réputé pour sa « cool attitude » assez permissive, à l'avant-garde d'une pédagogie préconisée dans les hautes sphères (tout le contraire de l'autorité qu'il dégageait quand il manageait un entraînement intensif). On assumait les transferts d'internes du vieux au nouveau lycée. Le collègue d'origine d'une capacité de 200 élèves passa à 1200 ou 1500 élèves avec toute la réorganisation afférente, pas toujours dans le sens que nous souhaitions.

Dans cette intimité familiale ci-réunie, j'évoquerais rapidement nos premières amours, cette fois chacun de son côté et avec nos capacités différentes : François, le philosophe ténébreux, Michel le beau sportif au corps sculptural, qui avait fait de la danse un outil de séduction redoutable.

On en parlait assez peu entre nous, chacun tentant ses petites aventures de son côté. A tel point que lors de la recollection des films de notre adolescence, j'ai jugé bon de faire un petit film à part pour les 2 frères, un peu comme le curé de « Cinéma Paradisio ». Je craignais que nos sœurs encore vivantes ne s'offusquent de notre vie dépravée.

Ainsi nos chemins se séparent. Je m'oriente vers les sciences humaines et la formation d'éducateur spécialisé, et Michel s'engage dans l'armée pour 4 ans de formation.

Inutile de dire que le casse-cou sportif qu'il était à trouvé à s'exprimer largement, avant le retour à la vie civile.

Nos chemins se séparent et chacun s'envole avec sa belle!...Marie-France d'un côté, Evelyne de l'autre !...ainsi va la vie, ainsi la vie va !...

En conclusion, je dirai que les frères Lespagnol, malgré leurs différences que je viens d'explicitier, constituaient une complémentarité qui s'inscrivait dans une entente tacite, qui selon moi, n'avait pas besoin de mots pour exister.

Pourtant, vient le moment de dire les choses...

Car on ne dit pas assez « Je t'aime » aux personnes qui nous entourent le plus, et je ne veux plus avoir ce regret-là. Ce moment est venu à 80 ans révolus, c'est en principe l'âge de la sagesse, plus ou moins imposée par quelques affaiblissements mesquins.

Michel,

Conserve encore ta belle énergie interne,

Conserve ta belle capacité de résistance,

Conserve et transmet les valeurs qui t'ont porté toute ta vie...

François, le 20 avril 2024.